Les cinéastes argentins veulent réaliser des films comme on écrit des livres

Au Festival international du cinéma indépendant de Buenos Aires, les jeunes réalisateurs tournent le dos au système de financement traditionnel pour retrouver légèreté et liberté

Cinéma

Buenos Aires
envoyé spécial

Il y a dix ans, en 1999, Pablo Trapero remportait le prix du meilleur réalisateur pour *Mundo Grua* au terme du premier Festival international de cinéma indépendant de Buenos Aires (Bafici). Le nouveau cinéma argentin était né. Du 25 mars au 5 avril, le Bafici a une fois de plus investi la capitale argentine. Pour une fois les salles qui présentaient la production indépendante nationale étaient pleines. C'est l'un des nombreux paradoxes du cinéma argentin : tout au long de l'année, il peine à exister face à la concurrence hollywoodienne qui accapare les quatre cinquièmes du marché. Mais pendant le Festival, il concentre l'attention du public, plus de 200 000 spectateurs, et des médias – les quotidiens lui consacrent des pages entières.

Des films pour des sommes qui suffiraient à peine à payer un jour de cantine sur un tournage hollywoodien

Le Bafici propose des films du monde entier, par centaines, mais aussi cinquante-neuf films argentins de tous formats. Cette année, en l'absence des grands anciens Trapero (37 ans), Lucrecia Martel (42 ans) ou Lisandro Alonso (34 ans), sélectionnés l'an passé à Cannes et qui n'avaient pas de nouveaux films à présenter, une nouvelle vague a envahi les écrans, plus radicale, souvent en rupture ouverte avec le fragile système de production argentin, qui a entrepris de réaliser des films comme on écrit un livre, sans répondre de rien à personne.

Ces très jeunes cinéastes ont réalisé des films pour des sommes qui suffiraient à peine à payer un jour de cantine sur un tournage hollywoodien. Ils ont en commun cette économie ascétique, mais ils offrent des films très dissemblables. Le critique et programmateur Luciano Monteagudo a discerné un groupe parmi eux, responsable de films *« sophistiqués et hermétiques »*. Issus de la FUC, l'université du cinéma dont sont déjà sortis leurs aînés, Mariano Llinas, Matias Piñeyro ou Alejo Moguillansky doivent autant à Jacques Rivette qu'à Jorge Luis Borges.

« El ultimo verano de la Boyita », de Julia Solomonoff. DR

Todos mienten (Tout le monde ment) de Piñeyro, montre un groupe de jeunes artistes mettant en scène sa propre vie en convoquant tous les grands personnages de l'Argentine du XIXe siècle, le politicien écrivain Sarmiento et le dictateur Rosas. Llinas avait présenté l'an passé *Historias extraordinarias* (un long métrage de plus de quatre heures, une exception dans un paysage où les films atteignent rarement les 90 minutes), qui a été à la fois un succès public (il est toujours présenté à Buenos Aires) et un manifeste en faveur d'une autre manière de produire. Llinas et ses disciples refusent de passer par le système d'aides mis en place par l'Institut national du cinéma, l'Incaa, et par la chasse aux financements internationaux qui ont permis à Lucrecia Martel ou à Pablo Trapero de produire *La Leonera* ou *La Femme sans tête*, leurs films cannois.

« C'est une attitude programmatique », explique Luciano Monteagudo. Mais elle n'est pas seulement le fait de ces jeunes gens. Des cinéastes plus avancés dans la carrière tournent le dos au système qui a permis le développement du cinéma argentin. Gonzalo Moreno a présenté *El Custodio* à Berlin en 2006. Le film y a remporté un prix. Mais il s'apprête maintenant à revenir à une économie plus modeste. Il raconte : *« Le premier jour du tournage d'El Custodio, j'ai découvert trois camions. Je n'en n'avais pas besoin pour filmer un type qui attend seul dans la rue. »*

Julia Solomonoff concourait dans la compétition internationale avec *El Ultimo Verano de la Boyita* (« Le dernier été de la Boyita », une petite caravane). Son premier film, *Hermanas*, avait coûté 1 million de dollars, avait été coproduit avec l'Espagne et été distribué par Buena Vista Argentine, filiale du groupe Disney. *« J'ai voulu retrouver la légèreté et la joie du court métrage »*, dit-elle pour expliquer que *El Ultimo Verano* n'ait coûté que 500 000 dollars, qu'il ait été tourné en numérique HD, et qu'il se soit fait sans acteurs connus.

Les projets présentés lors de l'atelier de production du Festival étaient du même ordre de grandeur. Juan Villegas, qui avait réalisé avec *Sabado* l'un des films fondateurs du nouveau cinéma argentin, se propose de réaliser son prochain film pour 100 000 dollars (74 500 euros). Sergio Wolf, le directeur du Bafici, se réjouit de cette attitude : *« Le système des coproductions internationales et de l'aide de l'Incaa ralentit la création »*, déplore-t-il, en citant l'exemple de Celina Murga (*Ana et les autres*), qui a mis cinq ans à réaliser son second film, *Una Semana Solos*. Présenté à Venise en 2008, bénéficiant du patronage de Martin Scorsese, ce long métrage n'a toujours pas été distribué.

Les jeunes cinéastes argentins préfèrent donc prendre des raccourcis, au risque de présenter des films inaboutis, sans éclairage, filmés sur des supports qui limitent les possibilités esthétiques. Ce qui n'empêche pas la jeunesse de Buenos Aires de se presser aux projections. ■

Thomas Sotinel

Instantané arts

Au Centre Pompidou, le jeune, animal pressé, cible de la gratuité

DANS la foule d'un samedi de printemps à Beaubourg, seuls quelques curieux semblent avoir aperçu les affichettes : ce 4 avril marque le premier jour de gratuité des collections permanentes des musées nationaux pour les moins de 26 ans. *« Ah bon, c'est gratuit maintenant ? Génial, mais là je n'ai pas le temps »*, s'excuse un étudiant en filant vers la bibliothèque.

Il faut dire que les événements spéciaux prévus pour marquer le coup sont modestes. Des feuilles photocopiées proposent de brefs parcours thématiques à travers les collections – le jeune est un animal pressé. Au choix, un *« Speed dating »* avec Otto Dix (deux minutes trente chrono), un parcours *« Ça craint »* pour évoquer en deux toiles la montée du fascisme dans les années 1930 (un quart d'heure), ou encore un *« Grand huit »* (trois quarts d'heure) sur le thème de la danse.

Premiers à profiter de l'aubaine, les étudiants en art jouent les guides devant leurs amis. D'autres sont encore un peu intimidés, parfois goguenards devant les lignes abstraites de Mondrian ou les énigmes d'un Mirò.

Pour la *« grande fête populaire »* promise par le ministère de la culture, il faudra probablement repasser. Peut-être jeudi 9 avril, quand des musiciens de jazz investiront les salles du musée. ■

François Burkard

Cinéma Le Festival de Beaune prime Bertrand Tavernier
Le grand prix du film policier de Beaune a été décerné, dimanche 5 avril, à *Dans la brume électrique* de Bertrand Tavernier, par un jury présidé par le cinéaste Claude Chabrol. Tiré d'un roman de James Lee Burke, le long métrage a été tourné aux Etats-Unis avec Tommy Lee Jones et John Goodman. Il sortira en salle le 15 avril. Le prix du jury a été décerné à *Solo quiero caminar*, film hispano-mexicain d'Agustin Diaz Yanes. Le Prix spécial police attribué par un jury de policiers va à *Terribly Happy*, film danois de Henrik Ruben Genz. Le Festival de Beaune remplace celui de Cognac (Charente). – *(AFP.)*

Arts Nantes lance un projet de grand musée
Le Musée des beaux-arts de Nantes va être rénové et étendu, a annoncé vendredi 3 avril, le maire de la ville, Jean-Marc Ayrault. Estimé à 34,6 millions d'euros, le chantier devrait débuter à la rentrée 2011 et s'achever pendant l'année 2013. Une extension de 5 800 m² devrait être construite, ce qui portera l'ensemble de l'équipement à 17 000 m². Un appel d'offre va être lancé et cinq équipes seront sélectionnées pour participer au concours. Le projet prévoit d'élargir les espaces d'expositions du musée, mais aussi de créer un auditorium de 180 places et de prévoir un lieu spécifique pour les ateliers de création et le cycle d'études d'histoire de l'art.

Pour chanter « La Mer » dans les règles, tapez eGuides

Dans la loi création et Internet adoptée le 2 avril par l'Assemblée, le lancement d'un label *« de qualité »*, octroyé par la Haute Autorité de protection des droits sur Internet (Hadopi), pour *« identifier clairement le caractère légal de ces offres »*, est passé inaperçu. Le groupe Voltimum, lui, a suivi l'affaire de près.

Voltimum est un centre de compétence Internet de la filière électrique, créé en 2001 pour lutter contre la contrefaçon du matériel et contrôler l'usage des marques. Dirigé par Bruno Guillard, Voltimum a mis son savoir au service d'autres secteurs. Il a créé des moteurs de recherche dénommés eGuides – le droit et la justice, l'immobilier, l'art et la culture...

Voltimum a pris contact avec le milieu de la musique, cible de choix du piratage. En 2007, M. Gaillard avait conçu avec le journaliste Nidam Abdi un moteur de recherche réservé aux professionnels. Mais Google avait fini par rejeter ce concurrent potentiel qu'il hébergeait. L'ogre et le poucet ont pactisé : en tapant eGuides.fr sur Google, on peut basculer sur ce service ou poursuivre sur Google.

Les sites de paroles de chanson, par exemple, vont ainsi être balisés par eGuides, en partenariat avec la Chambre syndicale de l'édition musicale (CSDEM). eGuides filtre les sites illégaux ou douteux. En naviguant à l'aveugle, un internaute amateur de Charles Trenet cherchant les paroles de *La Mer* a toutes les chances de tomber sur des textes non autorisés par les ayants droit, incomplets ou inexacts, dénués d'informations fiables (date de parution, auteur-compositeur...). eGuides le conduit au contraire vers des adresses respectant la rémunération des ayants droit de la musique ou du livre...

Pour le moment, 1 200 textes de chansons – avec téléchargements gratuits et autorisés – sont accessibles. Le catalogue est en cours de construction. La CSDEM y met à disposition ses œuvres en échange d'une rémunération issue du flux publicitaire sur eGuides et Google. ■

Anaïs Hunebelle et Véronique Mortaigne